



*Les chèvres de Sisi, prêtes à embarquer dans l'un de ses bateaux. Elles permettront à l'impératrice d'avoir du lait frais et à la provenance sûre.*

Ces photos peuvent vous paraître dégradantes pour la condition animale. C'était néanmoins un conditionnement normal pour les personnes de haut rang.

Revenons à l'équitation. Élisabeth cherchait à chaque fois à repousser ses limites, aller plus loin avec ses chevaux, jusqu'au moment où, sans aucune raison précise, elle abandonna ses chevauchées.

Officiellement, il était question de rhumatismes et de douleurs sciatiques. Mais ces raisons peuvent être contestées, car il n'existe aucune trace écrite indiquant pourquoi l'impératrice abandonna cette passion. On se contentera d'une déclaration qu'elle fera bien plus tard : « Tout à coup et sans raison, j'ai perdu courage, et moi qui méprisais encore hier tout danger, je percevais tout à coup dans chaque buisson un tel danger, qu'il m'était impossible de me libérer d'images terrifiantes assimilées à ces obstacles. »

Élisabeth aurait-elle pris conscience des limites physiques qu'elle se forçait à avoir ? Ce serait mal la connaître. Elle abandonna certes l'équitation, mais au profit d'une autre activité tout aussi éprouvante. La marche et les longues randonnées.

Par n'importe quel temps, par n'importe quelle condition, Élisabeth s'obligeait à de longues marches. Ses dames d'honneur eurent bien du mal à la suivre. D'ailleurs, à cette époque, leurs résistances à suivre l'impératrice étaient un des critères de leurs engagements.

La Kaiserin ne marchait pas seulement en Autriche, mais dans tous les pays où elle se rendait. Elle se renseignait sur le trajet à prendre, sans bien sûr tenir compte de sa difficulté, se faisait préparer généralement par l'hôtel où elle résidait quelques victuailles et partait quelquefois pour neuf heures.

Un exemple parmi tant d'autres, nous allons nous rendre dans l'Oberland bernois, en Suisse, en 1892, époque où Sisi fuyait le plus possible Vienne et son étiquette.

En effet, elle se rendit à Zurich, à la fin du mois d'août 1892, et décida de continuer ensuite son voyage en passant par Lucerne et Rigi Kaltbad, avant d'arriver à Interlaken le 16 septembre. Elle effectue tous ses déplacements sous le faux nom de « Madame de Tolna ».

Les journaux d'époque ne feront aucun article sur elle, si ce n'est dans *Intelligenzblatt für die Stadt Bern* du 14 septembre 1892. Six lignes seulement indiquant qu'Élisabeth séjourna à l'hôtel Jungfraublick photographié ici par Adolphe Braun, vers 1900.



Lors de son séjour, la Kaiserin était particulièrement de bonne humeur, peut-être ayant appris que l'héritier du trône, François-Ferdinand, s'est fiancé à la princesse Clémentine de Belgique. Elle comprenait même le dialecte bernois en parlant aux diverses personnes qu'elle rencontrait.

L'historien décrivant ce séjour, Michael van Orsouw continue en ces termes : « Sissi prévoit des excursions à Lauterbrunnen,

Mürren et Beatenberg. Elle entreprend sur place de grandes randonnées à pied, pour lesquelles elle emporte ses propres provisions, à savoir de la viande froide et de la crème fournie par l'hôtel. Élisabeth reste une semaine dans l'Oberland bernois, faisant de ce séjour une sorte de cure de santé avec pour seules boissons des produits laitiers. Elle se désaltère en buvant soit du lait refroidi, soit du petit-lait (appelé aussi « lactosérum »), qu'elle se fait livrer chaque jour par l'établissement de cure. Issu de la fabrication du fromage, le petit-lait se présente sous la forme d'un liquide résiduel jaune verdâtre. Composé à 94 % d'eau, il ne contient presque pas de graisse, ce qui plaît sans doute à l'impératrice, très à cheval sur son poids. Cette boisson aqueuse était alors plutôt destinée à l'alimentation des cochons qu'à celle des hommes, ce qui est toujours le cas aujourd'hui. » Là, c'est moi qui le note, si vous connaissez la Suisse, vous avez peut-être entendu parler de la boisson « Rivella » composée de sérum de lait, tiré du petit-lait. On aime ou on n'aime pas.

Continuons le récit par Michael van Orsouw : « Il n'en reste pas moins que l'impératrice est tellement séduite par le petit-lait de l'Oberland bernois qu'elle rend visite à la fromagerie de Jakob Blatter à Oberried, localité située au bord du lac de Brienz. Sissi veut tout savoir et paie le prix fort pour connaître les secrets de fabrication de ce produit. Elle y enverra également son médecin personnel par la suite. L'impératrice ne manque pas de mentionner qu'elle n'a « encore jamais bu de petit-lait aussi exquis et limpide », comme aime à le rapporter le journal *Intelligenzblatt für die Stadt Bern*. Malgré le soutien impérial dont ils bénéficient, le petit-lait et sa cure ne s'imposeront jamais. Le petit-lait fut déclaré inefficace vers 1900, selon le Dictionnaire historique de la Suisse. »

Nous pouvons le voir à travers ce récit, qui n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres, Élisabeth ne tient pas en

place. Elle veut tout voir, tout connaître et très vite.

Elle dira à l'un de ses professeurs de grec : « Je dois mon endurance et ma forme physique aux chèvres, dont le lait me procure cette force. Je ne me soucie pas, comme pourraient le faire les touristes, de combien de mètres je monte, du nombre de pas que je fais ou d'une heure spécifique pour rentrer, je veux simplement marcher, grimper et m'élever le plus haut possible. Pour moi, le sommet n'est pas un but, c'est un obstacle, que je dois dompter, comme en équitation. »

Ses dames d'honneur, nous l'avons vu, avaient bien du mal à suivre la Kaiserin. Marie Festics notera à plusieurs reprises dans son journal ces mots d'une simplicité évidente, et pourtant reflétant parfaitement son état après plus de sept heures de marche : « Je suis morte. »

Élisabeth se rendit bien compte de la difficulté qu'elle imposait à son entourage. Elle décida, pour les randonnées plus courtes, qui pouvaient tout de même durer jusqu'à sept heures, des fauteuils de portage et, si le lieu s'y prêtait, d'un wagon prévu à emmener les dames épuisées.

Inlassablement, Sisi voyagera. Une fuite évidente de ses obligations et de la cour. Le peuple viennois, durant ses longues absences, lui trouvera un surnom bien spécifique « La Reiserin », l'impératrice voyageuse. On ne peut trouver meilleur pseudonyme pour Élisabeth. Ce n'était d'ailleurs pour les sujets plus un motif d'inquiétude ni un sujet de plainte, non, c'était devenu une récurrence. Une habitude de voir l'empereur seul lors des événements officiels, ou quelquefois accompagné du prince héritier Rodolphe. Une habitude de lire les journaux qui évoquent pour la énième fois un voyage de l'impératrice. Cette habitude renforcera la compassion pour les Viennois envers l'empereur dont ils partageaient la solitude et le devoir, et ils le soutiendront lors,

nous le verrons plus tard, des deux drames qui allaient bientôt frapper à sa porte.

Mais pour le moment, l'empereur fait son devoir, l'impératrice se promène, laissons-les à leurs occupations pour aborder un autre thème ou plutôt une autre personne importante dans la vie d'Élisabeth, sa quatrième enfant, l'archiduchesse Marie-Valérie.